

ELLIOTT, DENIELLE et DARA CULHANE (dir). *Réinventer l'ethnographie. Pratiques imaginatives et méthodologies créatives*. Québec, Presses de l'Université Laval, 2021, 179 p. ISBN 978-2-7637-5373-7

Bertrand Bergeron

Volume 20, 2022

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1093917ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1093917ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (print)

1916-7350 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bergeron, B. (2022). Review of [ELLIOTT, DENIELLE et DARA CULHANE (dir). *Réinventer l'ethnographie. Pratiques imaginatives et méthodologies créatives*. Québec, Presses de l'Université Laval, 2021, 179 p. ISBN 978-2-7637-5373-7]. *Rabaska*, 20, 297–301. <https://doi.org/10.7202/1093917ar>

Houdin par Félix Martin en 1885, sous le titre *Un missionnaire des Hurons : autobiographie du Père Chaumonot de la Compagnie de Jésus* [cf. le *DÉOF*, p. 891]. Aucune description complète de l'édition des *Relations* citées, aucune allusion non plus, dans ce qu'on aurait pu découvrir dans la deuxième partie de cette bibliographie, aux travaux d'autres chercheurs qui se sont intéressés au père Chaumonot, dont, en particulier, les études d'André Surprenant, parues dans la *Revue d'histoire de l'Amérique française*, en 1953-1954, et sa biographie parue dans le tome I du *DBC*. Voilà qui aurait permis aux lecteurs et lectrices qui le désirent d'enrichir leurs connaissances sur ce personnage qui aurait pu, par son action, son courage, son abnégation, être considéré au même titre que les Saints Martyrs canadiens. Le père Bouvart parle d'ailleurs de la sainteté du père Chaumonot (p. 201).

AURÉLIEN BOIVIN

Professeur émérite, Université Laval

ELLIOTT, DENIELLE et DARA CULHANE (dir). *Réinventer l'ethnographie. Pratiques imaginatives et méthodologies créatives*. Québec, Presses de l'Université Laval, 2021, 179 p. ISBN 978-2-7637-5373-7.

Quelles différences y a-t-il entre l'ethnologie et l'anthropologie ? La lecture de *Réinventer l'ethnographie* n'apporte rien de décisif à cet égard où se dégage la nette impression que l'emploi de l'un sert à éviter la répétition de l'autre. Pourtant, il serait utile sinon nécessaire de bien démarquer les deux disciplines l'une de l'autre au risque de les confondre au point d'amener la disparition de celle-ci au profit de celle-là, absorbée et digérée par une sorte de cannibalisme académique.

Cela dit, les contributrices de cet essai – elles sont cinq –, nourrissent le projet bien arrêté de réinventer l'ethnographie. Rien de moins. L'utilisation du vocable ethnographie au lieu d'ethnologie n'est pas futile, car elle inscrit la démarche des autrices sur le terrain, dans la pratique, ce qui n'interdit d'aucune manière la réflexion et la théorisation qui élève le débat au niveau de l'ethnologie (anthropologie ?). Toute praxis se cherche un système explicatif. La position des chercheuses est sans ambiguïté en ce qui concerne la situation de l'ethnographe dans le monde contemporain : « On s'attend désormais au minimum à ce que les ethnographes définissent leur positionnalité au sein des catégories de race, de genre, de classe, de sexualité, de capacité physique et de géopolitique locale et extralocale et qu'ils portent une grande attention à ce qui les rapproche et ce qui les différencie de leurs collègues et des personnes avec qui ils travaillent sur ces sujets (Dara Culhane, p. 81) ». Il est

demandé, en conséquence, à l'ethnographe de pratiquer son autocritique en permanence. Toujours, il doit être sous la haute surveillance de lui-même en regard des nouvelles normes qui encadrent et gèrent la discipline. Pour un lecteur francophone, une telle approche s'inspire largement de la nouvelle doxa anglo-saxonne qui souhaite imprégner de manière indélébile la réflexion dans les sciences humaines, d'où ce militantisme assumé de cette réinvention.

Pour les autrices – et c'est particulièrement évident pour Dara Culhane –, la cause est entendue : l'Occident a toujours fait la part congrue à l'imagination, cette « folle du logis » ainsi que la disqualifiait Leibniz, cette « maîtresse d'erreur et de fausseté » dont l'accusait Pascal, celui-là même qui admettait que le cœur avait ses raisons méconnues de la raison. Ce procès contre les contempteurs de l'imagination est injuste et ne concerne, en partie, que la philosophie cantonnée dans des territoires bien circonscrits, les philosophes devant convenir au final que leurs belles constructions intellectuelles ont dû d'abord être imaginées avant que d'être conceptualisées.

Au risque de ressusciter la querelle des Anciens et des Modernes en territoire ethnographique, j'ai peine à envisager que les ethnographes qui nous ont précédés n'auraient pas pris la précaution de garnir leur besace d'une bonne provision de cette imagination sans laquelle ils seraient restés en rade. Cette faculté rétive, qui supporte mal le licol de la raison, est aujourd'hui revendiquée haut et fort et destinée à occuper désormais le devant de la scène. Quel besoin y a-t-il de réinventer une science qui s'invente depuis sa genèse au gré des terrains d'enquête ? Cette interrogation ne figure plus à l'ordre du jour.

Chaque époque impose son vocabulaire afin de bien marquer la succession des générations autant charnelles que spirituelles, question d'être de son temps et d'en respirer l'air à pleins poumons. Les autrices n'échappent pas à cette fatalité. Tout un chacun, aujourd'hui, clame qu'il est en perpétuelle réinvention de sa vie, qu'il combat sans relâche les préjugés et les tabous, qu'il repousse les frontières du possible et qu'il a pour projet de changer le monde. Que signifie réinventer l'ethnographie ? Faire table rase du passé pour édifier de l'inédit sur les ruines des fondamentaux ? Inventer de nouveaux paradigmes qui enverront les anciens au bric-à-brac des idées reçues ? Moduler son discours au diapason de la dernière idéologie à la mode ? Prendre acte que les grandes et fructueuses campagnes de cueillettes tirent à leur fin et qu'il est temps désormais de se tourner vers soi pour fonder une ethnographie du privé, de l'individuel, du ressenti, et ultimement une ethnographie de l'ethnographe ? Observer ce dernier dans son acte d'observation, ou mieux, le former à s'observer s'observant en train d'observer afin de débusquer sa personnalité à l'œuvre dans son travail de terrain, cette dernière composante influant nécessairement sur le résultat obtenu, qualifiant au passage tout travail ethnographique comme une activité partielle et subjective, voire par-

tiale quand l'ethnographe s'investit de la mission de transformer le monde ? L'ethnographe ne serait plus quelqu'un qui recueille, consigne, archive, analyse et rend disponible le fruit de ses enquêtes, mais un agent qui intervient dans les milieux ouverts à son investigation. Ainsi donc, « les anthropologues [ethnologues ?] doivent être considérés comme des agents créateurs et des producteurs-chercheurs, et non seulement comme des participants-observateurs (Alexandrine Boudreault-Fournier, p. 94) ».

Selon le souhait de Barbra Tedlock, nous passerions de « l'observation participante » à « la participation observante » (Dara Culhan, p. 12), l'ethnographe étant cet agent de changement au regard décalé voulu par sa discipline. Révolution copernicienne en vue ? Seul l'avenir le dira.

Cette volonté nettement affichée « de contester l'anthropologie classique » (Elliott et Culhane, p. xi) s'emploie à brouiller les frontières qui cantonnent les disciplines dans leurs spécificités dans le but d'annexer leur démarche sinon leur finalité, et rien ne semble freiner cette ambition expansionniste. Il y aura une écriture, une poésie, une danse, une performance, une sensorialité, une sonorité, un théâtre, une fiction à coloration ethnographique comme si cette dernière enviait à ces pratiques artistiques leur capacité d'exprimer un dicible qu'elle ne parvient pas à formuler avec ses outils conceptuels. Ne nous y trompons pas, ce n'est pas l'ethnographie qui apporte à ces arts, ce sont ces dernières qui enrichissent celle-ci de leurs rapports au monde. Pour ne retenir qu'un exemple, celui de la sensorialité, je vois mal ce que l'ethnographie peut lui apporter à moins de lui apprendre qu'elle fait de l'ethnographie sans le savoir comme Monsieur Jourdain de la prose. Dara Culhane propose des exercices qui repoussent jusqu'à la limite du concevable la synesthésie explorée longtemps avant elle par Baudelaire dans « Correspondances » (« Les parfums, les couleurs et les sons se répondent. ») et Rimbaud (« Les Voyelles ») en proposant aux futurs ethnographes : « Et si vos coudes pouvaient percevoir les odeurs ? (Faites "renifler" le frigo à votre coude.) Et si vos genoux pouvaient entendre ? (Placez vos écouteurs sur vos genoux et imaginez qu'ils écoutent de la musique.) Et si vos orteils pouvaient goûter et vos oreilles taper sur un clavier ? Tentez l'expérience ! Jouez ! Amusez-vous ! » (p. 73-74). J'ai tenté l'expérience avec mon coude : il est irrémédiablement anosmique.

Quand Marcel Proust analyse les sensations olfacto-gustatives provoquées par l'ingestion d'une madeleine, fait-il de l'ethnographie sensorielle sans s'en rendre compte ? Quand Auggie, buraliste du film *Smoke* (V.F. *Nicotine*, 1995, scénario de Paul Auster, réalisation de Wayne Wang), prend tous les matins à la même heure exactement au même endroit la photo qui s'ajoutera aux 4 000 autres de son album, agit-il comme un amateur compulsif ou un ethnographe qui s'ignore ? Que l'ethnographe développe et cultive son acuité sensorielle

est éminemment souhaitable, car ses perceptions affinées rejailliront inévitablement sur le résultat de ses observations ? Doit-il communiquer les résultats de ses cueillettes dans une danse, un poème narratif, une fiction, une pièce de théâtre ? Rien ne l'interdit, mais il quittera le champ de l'ethnographie pour se plier aux exigences d'une autre discipline. D'ailleurs, la poésie ethnographique, est-ce encore de l'ethnographie, est-ce toujours de la poésie ? Le résultat sera-t-il comparable au sort des époux selon Oscar Wilde : ils sont voués à ne former qu'un, mais lequel ? Denielle Elliott rapporte que « Nick Sousanis [...] a publié sa thèse sous forme de roman graphique » (p. 42). Elle ne dit rien du manuscrit de ladite thèse soumis à la soutenance. Il est vrai que le roman graphique est un bon outil de vulgarisation scientifique, car il aide à fixer les concepts. Mais ce roman repose, à l'évidence, sur une recherche fortement documentée qui en valide le scénario. Soren Seelow en collaboration avec Kévin Jackson vient de publier une « enquête sur les attentats du 13 novembre 2015 » intitulée *La Cellule* sous forme de roman graphique (Paris, Les Arènes BD, 2021, 248 p.). Ce livre repose sur un dossier d'un million de pages qui en assure l'exacte conformité avec la réalité. Il ne se substitue pas au dossier, il ne fait que l'illustrer de manière plus que convaincante, il va de soi. Qui des deux, du dossier ou de sa version graphique, servira de caution scientifique ? Zola, qui ne se prenait pas pour un ethnographe, mais pour un écrivain naturaliste, s'est documenté pour écrire *Germinal*, il en a fait une œuvre plus vivante qu'une monographie, mais c'est cette dernière qui authentifierait dans le réel son univers fictif de mineurs.

En somme, on se demande si cette nouvelle ethnographie n'aspirerait pas à produire des œuvres d'art qui permettront à ceux qui la pratiquent de briller avec le statut de créateurs, de se hisser de l'état d'écrivains, au sens où le définissait R. Barthes, à celui d'écrivains, de passer de collecteurs de contes à celui de conteurs, d'entreprendre une quête où il y a plus à apprendre sur l'observateur que sur le sujet d'observation. D'ailleurs, les « pratiques imaginatives et [les] méthodologies créatives », tout en prenant parfois les allures d'un manifeste surtout dans l'« Introduction », se veulent un mode d'emploi qui permettent d'anticiper des résultats concrets. Certaines contributions se présentent comme l'exposé d'un cours avec exercices à la clé. Quelques-uns sont même minutés ! « Marche » de Christina Moretti (p. 117-142) et « Performance » de Magdalena Kazubowski-Houston (p. 145-168) en illustrent la pratique où le commentaire est bien arrimé aux faits. Et, ô surprise ! le lecteur a droit, dans « Performance », à un splendide conte de fées. Si le contexte explique l'écriture de ce conte, sa composition relève-t-elle du talent créateur de l'autrice ou de son expertise ethnographique ? Et la performance qui devait en découler vaudra-t-elle par elle-même ou par sa référence ethnographique ?

Ce corpus, il est utile de le répéter, prend acte de l'état de la réflexion de la société anglo-saxonne sur le sens et le but des études en sciences humaines. Il en véhicule la sensibilité sinon l'idéologie. Il est important de le lire afin de connaître la direction vers laquelle évoluent certaines branches des études en sciences humaines. Denielle Elliot ne se fait toutefois pas d'illusions, car « de nombreux anthropologues ont abandonné les pratiques d'écriture expérimentale et imaginative » (« Écriture », p. 33). Rien ne remplace une excellente monographie pour incarner une recherche. L'existence même de cet essai en administre la preuve de manière éloquente.

Il faut reconnaître que les autrices ne manquent ni d'audace ni d'imagination. Leur enthousiasme est communicatif pour ne pas dire contagieux. Mais avant de céder à ces thèses séduisantes, il est prudent de se demander si toutes ces théories avant-gardistes, pour révolutionnaires qu'elles soient, ne doivent leur existence qu'à la présence du solide socle protocolaire dont s'est dotée la discipline au fil des années et qui a rendu possible ce savoir accumulé qui en consolide les fondamentaux. Ces nouvelles approches peuvent séduire dans l'immédiat, mais c'est le temps long qui décidera, ultimement, de leur adéquation aux nouvelles réalités du terrain. L'avenir les considèrera peut-être comme des curiosités, mais ces efforts ne me paraissent pas vains, car ils enrichissent et affermissent la science ethnologique. En parcourant la longue énumération des pratiques artistiques que veut s'annexer *Réinventer l'ethnographie*, on finit par se demander si les futurs ethnographes ne devraient pas plutôt se doter d'une solide culture artistique qui les inspirera au lieu de les inféoder afin de permettre à l'ethnographie d'être pleinement ethnographique.

BERTRAND BERGERON

Saint-Bruno en Lac-Saint-Jean

ESCOGIDO, ANDRÉ. *Vistemboirs (objets insolites)*. Préface de HENRI DORION. Québec, Éditions GID, 2022, s.p. [328 p.]. ISBN 978-2-89634-491-8.

Dans la culture d'origine, un objet a un nom. Quand il en sort ou que le temps le conduit à l'oubli, cet objet devient insolite, un simple machin. À la suite de la nouvelle de Jacques Perret, Escogido nomme vistemboirs les 150 objets insolites de sa collection d'instruments. À ceux-ci, il faudrait peut-être ajouter le livre lui-même, s'il en est un. En effet, qu'est-ce qu'un livre ? Un livre est un document d'un certain nombre de pages formant unité. Mais ici, on ne sait pas combien de pages contient ce document, car il n'est pas paginé. On peut estimer qu'il y en a au moins 300, car chaque vistemboir est présenté sur deux pages, plus quelques pages pour une brève préface, une